

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Des actes d'amour **Fernand Ouellette**

Victor-Lévy Beaulieu

Volume 12, Number 4, July–August 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60239ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, V.-L. (1970). Des actes d'amour : Fernand Ouellette. *Liberté*, 12(4), 81–84.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Littérature québécoise

DES ACTES D'AMOUR : FERNAND OUELLETTE

Fernand Ouellette le dit bien dans son avant-propos : les textes de son ouvrage ⁽¹⁾ sont des actes qui « le situent en situant », des « actes de poète » qu'il retrouve « comme des signes ». Fernand Ouellette a bâti ici une oeuvre importante : peu de nos poètes s'interrogent, dégagés de tout parti pris, sur le sens de leur démarche, peu disent ce qu'est pour eux faire oeuvre de poésie et ce qu'ils cherchent (ou fuient) dans leurs poèmes. Ils laissent ce soin au lecteur ou à la critique. Ils prennent leur distance vis-à-vis de leur oeuvre. Ce qui m'intéresse chez Fernand Ouellette, c'est qu'en même temps qu'il est poète, il est le critique de sa poésie. Je pense qu'il faut lui savoir gré d'avoir été l'un des premiers ici à poursuivre une « expérience intérieure » qui, hélas ! me paraît avoir peu d'exemples.

Poète de l'intériorité, Fernand Ouellette l'est comme ses « frères » Charles d'Orléans et Pierre Jean Jouve. Il a bien compris cette vérité fondamentale qu'il exprime en disant « que la seule liberté véritable, c'est d'être soi-même ». Totalement soi-même. Cette poésie, née d'une existence intérieure, a curieusement épousé la forme d'une double spirale dont les mouvements de descente et de montée lui ont fait dire : « Je ne sais que les déchirures de l'éclair et les plongées dans le

noir ». Cette phrase, ne dit-elle pas tout l'univers poétique de Fernand Ouellette ? N'exprime-t-elle pas toute l'exigence d'une poésie dont la fonction, a-t-il encore dit, est « d'intensifier le désir » et non pas de « l'assouvir » ? Une poésie qui est la recherche douloureuse, inquiétante, sans cesse recommencée de l'infini ?

Les études littéraires de Fernand Ouellette ne font d'ailleurs que continuer cette lente recherche intérieure. Il suffit de nommer les écrivains dont parle si bien Fernand Ouellette pour être fixé sur ce qu'il a cherché en eux : Henry Miller, Pierre Jean Jouve, Blaise Cendrars, T.S. Eliot, Tagore, Kierkegaard... Ces hommes-là ont « tendu la main » « dans toute la ferveur de leur humanité », ils ont tous été, chacun à sa manière, révolutionnaires en ceci qu'ils ont bien compris que rien de ce que nous faisons ne veut rien dire s'il n'appelle pas « l'assomption de l'être » ou ne tend pas « à sa métamorphose ». Ce qui est bien près de la mort, autre thème de Fernand Ouellette, peut-être celui qu'il a le mieux traité, celui qui est le plus riche par l'image qu'elle lui suggère : « mort de lumière profonde ».

Mais Fernand Ouellette sait aussi que « c'est la tâche des hommes d'aujourd'hui de vivre en eux la tension des deux caractères fondamentaux de l'homme : l'individualité et la société ». Aussi a-t-il ses antennes sur le monde. Toute la deuxième partie des *Actes retrouvés* est le cri d'un homme indigné. « Peut-être sommes-nous les damnés de l'épaisseur », écrit-il en réfléchissant sur la politique québécoise de 1965, sur nos juges et nos ministres, petite pègre de l'inconscience qui « nous enterre en douce » en nous donnant « l'illusion de prudence ». Après un tel texte, on pourrait peut-être croire que Ouellette est sympathique au *Pouvoir étudiant* et au *Terrorisme*. Eh bien, non ! il dit : « Le pouvoir étudiant est le droit d'étudier et d'éveiller ». Evidemment, c'est le mot *éveiller* qui sauve tout. Moi, voyez-vous, j'y vois un sens révolutionnaire. L'étudiant a d'abord le devoir de se rendre compte du ridicule d'une société décadente, et il doit ensuite en prévenir les autres. C'est en ce sens qu'il devient un éveilleur. Il n'est pas besoin de Pouvoir pour cela, c'est une démarche normale et digne, celle de l'homme et non d'une classe. Sinon,

l'étudiant devient un homme de pouvoir, autrement dit un corrupteur en puissance. Je ne sais pas si je rends bien compte de la démarche de Fernand Ouellette, que je trouve raisonnée et auquel on ne peut rien ajouter, sinon ce qu'il dit lui-même : « Finalement il n'y a d'homme que celui qui se sent responsable de l'homme indivisible, celui qui a l'honnêteté de se voir dans l'inaccomplissement, dans sa faiblesse d'homme naissant ».

Dans des textes comme *Gauche et droite, Violence, révolution et terrorisme* et *Lettre aux mystiques de la violence*, Fernand Ouellette ne fait que reprendre cette idée qu'il approfondit sans cesse. Pour lui, être aujourd'hui de gauche ou de droite ne veut plus rien dire car le Pouvoir est maintenant tout. De la gauche, on passe facilement à la droite une fois au Pouvoir dont « l'implacable logique » consiste à ne plus « considérer ces accidents que sont les hommes ». Pour cette raison, Ouellette ne croit plus qu'à la gauche existentielle, celle qui ne repose que sur des solitaires, « des exilés parmi les hommes », donc des marginaux dont le destin « est de rappeler sans cesse aux pouvoirs de gauche et de droite que finalement l'homme n'est pas qu'un jouet, qu'il n'est pas sur un échiquier, qu'il n'est pas réductible aux ordres, aux justices et aux paradis que la politique lui fabrique ».

Sachant cela, il est facile de comprendre pourquoi Ouellette est contre le terrorisme. C'est qu'il rêve d'une « humanité plus humaine ». Et il ajoute : « Or si dès maintenant nous ne nous efforçons pas de devenir des hommes nouveaux, des cellules de l'humanité nouvelle, aucun espoir n'est permis ». Pour lui, le terrorisme ne répond pas à cette exigence, il est un vieux mythe du passé révolutionnaire d'avant l'homme neuf. La violence ne se nourrit que de violence. Ouellette dit qu'on est pour ou contre la violence en soi. « L'accepter sous toutes ses formes, c'est assumer tous les actes de violence antérieurs. » Là aussi je comprends bien ce qu'il veut dire : s'il doit y avoir une révolution québécoise, elle doit se faire avec le peuple et par le peuple, donc démocratiquement. Elle doit aussi annoncer la transformation de l'homme d'ici :

« Il faut révéler au peuple son âme. C'est à cette tâche que tous, historiens, philosophes, poètes, psychologues, socio-

logues et journalistes, doivent se consacrer. Alors la vraie révolution pourra se faire simultanément dans l'infrastructure et la superstructure. Ce sera une révolution pour la vie et non pour la mort. Une telle révolution me paraît beaucoup plus urgente et réaliste qu'une révolution par les armes. J'espère fortement que notre histoire ne deviendra pas absurde au point de nous rendre désespérés. »

Je dirai peu de choses de *La lutte des langues*, si ce n'est qu'il s'agit là d'un texte définitif contre le bilinguisme, « canal d'assimilation ». Après une telle démonstration, on serait mal venu de croire à ce déjà vieux mythe de la biculture telle que pensée par le gouvernement fédéral. Et que dire de la loi no 63 ? De quelle aberration faudrait-il parler ?

Fernand Ouellette écrit dans *La Poésie* qu'« il y a trop de personnes qui touchent à des réalités dont elles ignorent la vérité profonde ». Peut-être tout commentateur est-il ainsi. Si c'est le cas, je voudrais toutefois que Fernand Ouellette sache que ses *Actes retrouvés* est un livre important, plein de vérité et d'amour. Or ce dernier mot est tout.

VICTOR-LÉVY BEAULIEU